

PHILISTERBURG

Paris, Allia, 2023, 140 pages, 12 €

« Schickele est Alsacien, il est né dans ce pays formant frontière, où depuis toujours les destinées de l'Europe ont balancé entre la France et l'Allemagne : voilà ce qui détermine l'allure et le ton de son œuvre si riche et si pleine de charmes... ». Voilà ce qu'écrivait Thomas Mann en 1933. René Schickele est né en 1883 à Obernai, de père alsacien et dialectophone et de mère francophone venue du Territoire de Belfort. « Par la force de l'histoire », sa langue d'écrivain allait être l'allemand, langue de l'école et de ses premières lectures. Actif tant à Paris, à Berlin qu'en Suisse, il restera en Allemagne après 1918. Il faisait partie très tôt des écrivains en vue dans le monde germanique. *Villa Florida* rassemble les journaux de Schickele couvrant différentes périodes de sa vie : 1918, quand il dirigeait en Suisse *Die weißen Blätter*, une des revues les plus importantes de l'expressionnisme littéraire, dans laquelle il a publié Zweig et Romain Rolland ; 1924-1932 ; et surtout les années 1933 et 1934, ces années représentant la plus grande part du volume.

Jacques Decour est le pseudonyme de Daniel Decourdemanche. À peine âgé de vingt ans, il occupe durant l'année scolaire 1930-1931 un poste de « professeur d'échange » dans un lycée de Magdeburg, ville industrielle située en Prusse saxonne. C'est durant ces années que la crise économique et sociale s'accroît et permettra à la propagande nationale-socialiste de renforcer son emprise sur des pans entiers de la société. Le parti nazi connaît alors d'importants succès électoraux au détriment surtout du parti social-démocrate. L'auteur nous relate ces temps dans son journal, tenu durant son séjour : *Philisterburg*, publié en 1932, l'année de sa réussite à l'agrégation d'allemand à l'âge de 22 ans. La présente édition est enrichie par une réflexion sur « Goethe et la jeunesse allemande ». La dernière lettre de Decour envoyée à ses parents avant son assassinat le 30 mai 1942 par les nazis au mont Valérien complète le volume.

Schickele est un écrivain consacré du milieu littéraire germanique. Malgré sa nationalité française, il a été élu à l'Académie allemande à Berlin. Decour est un jeune germaniste issu de la bourgeoisie parisienne entré en contact, d'octobre 1930 à février 1931, avec des habitants d'une ville moyenne allemande. Ils partagent un amour pour la culture allemande et rejettent les nationalismes qui se nourrissent les uns les autres. Ils observent avec inquiétude, mais non sans ironie, la montée du parti nazi, et pour Schickele son arrivée au pouvoir et les premières répercussions de cette dernière. Pris à parti par la presse nazie en 1931, dénoncé parce que pacifiste, ce dernier s'exile dans le Sud de la France dès l'automne 1932. Il réside

d'abord à Sanary, un temps « capitale de la littérature allemande » selon Ludwig Marcuse, puis à Nice-Fabron au-dessus de la vallée du Var dans la « Villa Florida ». Il y côtoiera Aldous Huxley, Thomas et Heinrich Mann, et tant d'autres. Il meurt à Vence en 1940. Une génération sépare les deux auteurs.

Les deux diaristes partagent un art de la notation à vif et du portrait acide croqué en quelques mots. Schickele : « Le Dr Welti et sa nouvelle femme qui géante comme lui est une silhouette à la Hodler, avec un visage haut et très fortement trapézoïdal sous ses cheveux blancs relevés » ou « Voilà qu'arrive Heinrich Man. Il grossit. Double menton qui n'accompagne pas toujours le mouvement de la tête. La tête tourne, le menton ne bouge pas » ; Decour : « J'ai vu le directeur. C'est un homme d'une soixantaine d'années, qui a une tête de moins que moi, pas de cheveux, une figure osseuse couverte d'une barbe grise de trois jours. Un costume à carreaux gris crasse, avec des pantalons trop longs qui tombent sur des bottines à élastiques ».

Decour se défie des lieux communs, il ne cherche pas à conforter les préjugés de ses concitoyens envers les Allemands. À Magdeburg, il observe : ses collègues, le directeur, ses élèves, ses logeuses, les quartiers de la ville, les commerçants, les gens ordinaires et... les défilés fascistes... « Pour barrer la route aux raisonnements dans le vide, j'essayerai de ne noter ici que de petits faits vrais. [...] Rien que de petits faits vrais ». Il évite de généraliser, ce qui ne l'empêche pas de relever le penchant autoritaire des habitants : « Ce que les Prussiens retiennent de leur Bismarck, c'est la poigne ». Il perçoit de même l'antisémitisme parmi ses

élèves : « Que pensez-vous de Heine ? leur ai-je demandé.

Heine n'est pas Allemand.

Pourquoi ?

Il est Juif.

Mais encore ?

Son génie n'avait rien d'allemand. Il n'est pas des nôtres ».

Le jeune « professeur d'échange » est compréhensif vis-à-vis des habitants du quartier du nord : « Il n'est pas crapuleux, comme le dirait peut-être un professeur du lycée, il est seulement populaire ». Et il ajoute : « Les gens qui l'habitent ne sont ni beaux, ni propres. Ils ne sont guère plus vertueux ou plus naturels que ceux du centre. Ils n'ont guère moins de vanité, de convention. [...] Ils sont franchement matériels, ils n'ont pas la folie d'en appeler constamment au spirituel. Ils n'ont pas d'âme, – ni plus ni moins que les autres –, mais ils ne prétendent pas chercher de la nourriture pour leur âme. [...] Ils n'ont pas honte de leur corps ». Par contre, il fustige les « intellectuels de Philisterburg », fermés aux choses de l'art, de la littérature et de l'esprit, davantage amateurs de livres politiques et frappés par « la maladie de lire les journaux ».

De son côté Schickele prend note au jour le jour des événements de sa vie quotidienne, de ses rencontres avec des écrivains en exil et de ses réactions aux informations qui lui viennent d'Allemagne. Il s'interroge sur l'identité allemande. Qu'est-ce que l'Allemagne ? « Vous et moi et mon frère [...], il faut qu'on dise un jour que c'est nous qui étions en ce temps-là l'Allemagne authentique ». L'écrivain pacifiste et internationaliste partage avec Decour le rêve d'une réconciliation entre la

France et l'Allemagne, mais le décalage au début des années 1930 entre leur Allemagne idéale ou « authentique » et l'Allemagne réelle crève les yeux.

Déjà republié par Les Éditeurs français réunis en 1974 et par Farago et Leo Scheer en 2003, *Philisterburg* est loin d'être un texte inconnu. Traduit et publié pour la première fois, *Villa Florida* est une nouvelle occasion pour un lecteur francophone de découvrir René Schickele.

Roland Pfefferkorn